Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte = Revue suisse d'histoire religieuse et culturelle = Rivista svizzera di storia religiosa e culturale

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 115 (2021)

Artikel: Poésie, philosophie, orthodoxie : le renouveau religieux parmi l'intelligentsia soviétique dans les années 1970

Autor: Martin, Barbara

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-958544

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Poésie, philosophie, orthodoxie – Le renouveau religieux parmi l'intelligentsia soviétique dans les années 1970

Barbara Martin

Un visiteur étranger assistant aux célébrations pascales à Leningrad ou à Moscou dans les années 1970 ne peut que s'étonner face à la forte fréquentation des églises. L'URSS n'est-elle pas le pays des persécutions religieuses et de l'athéisme d'Etat? Certes, l'affluence s'explique par le faible nombre de lieux de culte en exercice, mais la ferveur des fidèles frappe les touristes, et certains observateurs occidentaux se réjouissent de l'intérêt accru pour la religion parmi les jeunes. «Il est aujourd'hui établi qu'un renouveau religieux a lieu au sein de la jeunesse soviétique»,[1] note en 1982 le pasteur suisse Eugen Voss, fondateur de *Glaube in der zweiten Welt*, une organisation de soutien aux croyants du bloc de l'Est.

Les rapports adressés par les membres du clergé aux représentants du Conseil aux Affaires Religieuses, l'organe soviétique en charge de superviser les cultes, dépeignent la même évolution et trahissent une inquiétude face à ce symptôme de désaffection de la jeunesse face à l'idéologie soviétique. Un rapport de 1967 sur l'activité religieuse à Leningrad observe déjà:

> «En dépit du processus continu de travail [de propagande] athée et d'une certaine amélioration de sa qualité, on n'observe pas de chute de l'activité religieuse. La quantité de rites religieux accomplis ne baisse pas, et les revenus des sociétés religieuses augmentent de manière significative d'année en année. [...] Certains écrivains, poètes, artistes, travailleurs du cinéma, et même journalistes contribuent à la popularisation des rites religieux, la glorification de la morale religieuse, l'élévation des coutumes religieuses au rang de [coutumes] populaires, nationales. [...] L'un des facteurs qui suscitent l'inquiétude est qu'une certaine partie de la jeunesse a commencé à montrer plus d'intérêt envers la religion et l'Eglise. Diverses raisons amènent cette jeunesse vers l'Eglise: il y a à la fois l'intérêt pour les rituels et le décor religieux, l'intérêt pour la Bible comme source littéraire et historique, l'aspiration à se familiariser avec la philosophie chrétienne; on y trouve également toutes sortes

[1] Eugen Voss (éd.), Russische Jugend im Aufbruch. Äusserer Druck und innere Freiheit, Zollikon 1982, 5.

SZRKG/RSHRC/RSSRC, 115 (2021), 39–56, DOI: 10.24894/2673-3641.00081

de ‹chercheurs de vérité› qui cherchent des réponses aux questions qui les préoccupent; y viennent aussi des gens qui ne sont pas d'accord avec notre philosophie et notre réalité, des ratés déçus de la vie, des gens brisés moralement qui y cherchent consolation, enclins à la superstition.»[2]

Après les répressions anti-religieuses des années 1930, qui ont poussé les croyants dans la clandestinité, Staline conclut en 1943 une trêve avec l'Eglise orthodoxe, que son successeur Khrouchtchev rompt toutefois à la fin des années 1950, relançant les fermetures d'églises et durcissant la législation des cultes. Sous Brejnev, on observe un retour à une plus grande tolérance, dans les limites du cadre strict établi: toute instruction religieuse est interdite, aucune activité religieuse ne doit avoir lieu en dehors des lieux de culte, les rites religieux doivent être enregistrés officiellement et, dans le cas d'enfants mineurs, l'accord des deux parents est requis. Quant à la littérature religieuse, bien que tolérée, elle est en pratique publiée à des tirages si faibles qu'elle est quasiment inaccessible. Néanmoins, les années 1970–1980 sont marquées par l'échec des politiques de lutte anti-religieuse, malgré l'introduction de rituels civiques destinés à supplanter les rituels religieux.[3] Pour une jeunesse de plus en plus indifférente à l'idéologie marxiste-léniniste, les spiritualités orientales, mais également la religion chrétienne, ont la saveur du fruit interdit. «L'Eglise représentait la seule contre-idéologie, contre-culture qui conservât une position légale, le seul refuge pour la personnalité, comme il semblait alors. Certaines personnes y voyaient même un bastion d'opposition politique», se souvenait Evgenij Pazukhin, membre d'un séminaire religieux-philosophique à Leningrad dans les années 1970.[4]

Le renouveau religieux parmi l'intelligentsia orthodoxe russe à partir des années 1970 a souvent été examiné dans l'historiographie comme une manifestation de l'essor des mouvements nationalistes[5] ou comme une forme de dissidence.[6] Dans cet article, cependant, nous examinerons ce phénomène à travers les concepts de revitalisation et de désécularisation, des processus qui, comme nous le démontrons dans cette recherche, étaient déjà bien amorcés au moment de la li-

[2] Archive d'Etat Centrale de Saint-Pétersbourg, R-2017, 1, 11, Sur l'activité des organisations religieuses à Leningrad et dans la région de Leningrad, n.d., 61–63.

[3] Victoria Smolkin, A sacred space is never empty. A history of Soviet atheism, Princeton 2018.

[4] Keston Center for Religion, Politics, and Society, Baylor University, ‹Seminar 37, 2 of 6›, Evgenij Pazukhin, Zerkalo slavy, Leningrad 1988.

[5] Sur le mouvement nationaliste russe, voir Nikolaj Mitrokhin, Russkaja partija. Dviženie russkikh nacionalistov v SSSR 1953–1985 gody, Moskva 2003; John B. Dunlop, The faces of contemporary Russian Nationalism, Princeton (N.J.) 1983.

[6] Par exemple: Jane Ellis, The Russian Orthodox church. A contemporary history, London 1986; Liudmilla Alexeyeva, Soviet Dissent: Contemporary Movements for National, Religious, and Human Rights, Middletown (Conn.) 1985.

béralisation religieuse de 1988. Notre étude porte sur le renouveau religieux observé dès les années 1970 au sein de l'intelligentsia de confession orthodoxe russe, à Moscou et Leningrad. Comment une génération de jeunes gens issus pour la plupart de familles non-religieuses, éduqués au sein du système scolaire soviétique et donc soumis à une intense propagande athée, ont-ils trouvé la foi et choisi de se convertir à l'orthodoxie? Comment ont-ils contourné la législation en place afin d'obtenir un enseignement religieux et d'accéder à la littérature nécessaire, et quelles formes de socialisation religieuse ont-ils mise en place?

Nous répondrons à ces questions sur la base d'entretiens d'histoire orale conduits à Moscou et Saint-Pétersbourg avec des fidèles orthodoxes issus de l'intelligentsia, actifs sur le plan religieux dans les années 1970–1980. Dans le cadre de ce projet de recherche, plus de 80 entretiens ont déjà été réalisés, aussi bien avec des laïcs que des religieux, de différents âges, sexes et occupations socio-professionnelles, représentant divers groupes et courants au sein de l'Eglise orthodoxe russe. Si une fraction seulement de ces témoignages est présentée dans cet article, ils sont représentatifs de l'expérience de cette génération de jeunes croyants issus de l'intelligentsia, pour la plupart convertis ou revenus à la foi à l'âge adulte, et qui ont choisi de s'engager activement dans l'Eglise à une période où les risques encourus n'étaient pas négligeables.[7] La méthode de l'histoire orale permet de restituer toute la richesse de cette expérience et d'identifier les motivations des acteurs concernés. La divergence survenue dans les années 1990 entre courants plus libéraux ou œcuméniques d'une part, et traditionalistes, voire fondamentalistes d'autre part, n'était que peu perceptible avant la Perestroïka, lorsque ces différents groupes interagissaient de manière assez fluide et étaient unis par une expérience commune de la clandestinité et un rejet commun de l'idéologie soviétique.

Le retour du religieux en URSS: quelques réflexions théoriques

Le lien entre modernité et sécularisation a été remis en question à la fin du XXe siècle, suite à la résurgence de puissants courants religieux à travers le monde, y compris au sein de l'ex-bloc communiste, qui semblait jusqu'alors profondément

[7] Liste des interviews citées: Beljakova Elena, Moscou, 13 janvier 2020; Borisov Aleksandr, Moscou, 9 janvier 2020; Čapkovskij Igor', Moscow, 24 janvier 2020; Černiak Andrej, Moscou, 24 janvier 2020; Erokhina Ol'ga, Moscou, 5 février 2020; Jazykova Irina, Moscou, 15 septembre 2020; Jurovitskaia Elena, 16 février 2020; Kazakevič Aleksandr, Moscou, 18 septembre 2020; Krotov Jakov, 21 février 2020; Krylova Elena, Moscou, 24 janvier 2020; Raškovskij Evgenij, Moscou, 28 février 2020; Vinogradov Vladimir, Moscou, 24 janvier 2020.

sécularisé. Steve Bruce a admis que la religion pouvait conserver une place importante dans une société moderne dans un contexte de «défense culturelle», par exemple en cas de domination d'un peuple par une force externe d'une autre religion ou sans religion. Dans ce cas, «les institutions religieuses acquièrent une fonction additionnelle comme défenseurs de la culture et de l'identité du peuple.»[8] Pour Miklos Tomka, à la fin de l'ère communiste, la religion était devenue «la seule source de contre-culture», qui s'est dès lors imposée comme principale institution à même de prendre en charge «le rôle de préservation et de transmission des cultures et valeurs fondamentales nationales.»[9]

Si le rôle de la religion en Pologne ne fait aucun doute, le terme de «renouveau religieux» reste fortement débattu en ce qui concerne la Russie post-soviétique. Les sociologues des religions comparent souvent ce retour au mouvement du pendule qui oscille d'un extrême à l'autre avant de reprendre sa position initiale.[10] Une étude longitudinale récente a néanmoins conclu à la réalité d'un renouveau religieux modéré en Russie post-soviétique, caractérisé par une augmentation des affiliations nominales, mais également une hausse de la pratique religieuse et d'une morale conservatrice cohérente avec les valeurs orthodoxes.[11] Le concept de «désécularisation» développé par Vyacheslav Karpov fait plus consensus: Karpov le définit comme étant constitué de trois éléments intégrés ou non et pouvant coexister avec des éléments de sécularisation: «a) un rapprochement entre institutions anciennement sécularisées et normes religieuses; b) une résurgence des croyances et pratiques religieuses, et c) un retour de la religion dans la sphère publique.»[12]

Si la société soviétique était bel et bien sécularisée, comment comprendre cette résurgence du religieux? Pour expliquer ce phénomène, nous avons fait appel au concept de revitalisation, développé par l'anthropologue Anthony Wallace, qui le définit comme «un effort délibéré, organisé, conscient, par des membres d'une

8 Steve Bruce, Religion in the modern world. From cathedrals to cults, Oxford 2010, 96.

9 Miklos Tomka, The Changing Role of religion in Eastern and Central Europe. Religion's Revival and its Contradictions, in: Social Compass, 42/1 (1995), 19.

10 Voir Dmitri Furman, Religion and Politics in Mass Consciousness in Contemporary Russia, in: Hartmut Lehmann (dir.), Säkularisierung, Dechristianisierung, Rechristianisierung im neuzeitlichen Europa, Göttingen 1997, 291–303.

11 Geoffrey Evans/Ksenia Northmore-Ball, The Limits of Secularization? The Resurgence of Orthodoxy in Post-Soviet Russia, in: Journal for the Scientific Study of Religion, 51/4 (2012), 795–808.

12 Vyacheslav Karpov, Desecularization. A Conceptual Framework, in: Journal of Church and State, 52/2 (2010), 239–240.

société pour construire une culture plus satisfaisante».[13] Lorsqu'une société traverse une période de stress accru, dû par exemple à une situation d'acculturation, ses membres réagissent soit en développant des stratégies d'adaptation, souvent de type régressif (corruption, addictions, violence, passiveté…), soit en proposant une reformulation des représentations culturelles de cette société. Alors que les initiateurs de ce mouvement de revitalisation se trouvent initialement en minorité et peuvent faire figure de dissidents, leur action visant à communiquer leur vision au sein de la société participe à une transformation culturelle progressive qui amène *in fine* à l'établissement d'une nouvelle culture.

L'insatisfaction, la passiveté et le désenchantement idéologique typiques de la «dernière génération soviétique»[14] ont fourni un terreau particulièrement fertile pour un mouvement de revitalisation religieuse et nationale de type «revivaliste», c'est-à-dire s'inspirant de la culture prérévolutionnaire russe. C'est l'un des postulats de cette recherche que l'intelligentsia a joué un rôle d'avant-garde[15] dans la redéfinition d'une culture russe dont la religion orthodoxe constituait l'un des piliers, et qui s'est répandue à travers la société à partir de 1988. Si la quête de sens les amenait souvent à expérimenter avec divers courants religieux, en se convertissant à l'orthodoxie, les jeunes intellectuels russes connectaient leurs parcours spirituels à travers une «chaîne de mémoire»[16] à leurs prédécesseurs du XIXe–XXe siècles et à une religion associée de près à la haute culture russe, de la littérature classique à la philosophie religieuse.

Toutefois, on ne saurait dire que 70 ans de répression anti-religieuse soient restés sans effet; aussi, il s'agit moins d'un retour à une tradition ancienne que d'une transition vers de nouvelles formes de religiosités inspirées de modèles anciens. Gregory Freeze soutient l'idée que la politique anti-religieuse soviétique a eu pour effet non de déchristianiser la Russie mais de la laïciser en affranchissant les fidèles du contrôle des institutions religieuses. Par conséquent la Russie post-soviétique a vu se produire un «dechurched religious revival».[17] Mikhail Epstein a utilisé le terme de «religion minime» pour décrire le type de religiosité détaché

[13] Anthony Wallace, Revitalization Movements, in: American Anthropologist, 58/2 (1956), 265.

[14] Voir Alexei Yurchak, Everything was forever, until it was no more. The last Soviet generation, Princeton (N.J) 2006.

[15] Il semblerait toutefois que l'intelligentsia n'ait pas été la seule à suivre cette voie; l'orthodoxie constituait l'un des piliers du nationalisme russe, et si l'on trouvait de nombreux intellectuels au sein du «parti russe», le lobby nationaliste non-officiel, il s'agissait d'une élite politique et culturelle au sens plus large. Voir Alexander Mikhailovsky, The pressure valve. Russian nationalism in late Soviet society, in: Eurozine, 12 septembre 2015.

[16] Danièle Hervieu-Léger, La religion pour mémoire, Paris 1993.

[17] Gregory Freeze, From dechristianization to laicization. State, Church, and believers in Russia, in: Canadian Slavonic Papers, 57/1–2 (2015), 7.

des institutions religieuses produit par l'athéisme de masse soviétique.[18] Cette interprétation semble corroborée par les formes de religiosité observées parmi l'intelligentsia soviétique, caractérisées par la prédominance de cercles de socialisation plus ou moins indépendants des institutions ecclésiastiques.

Trouver la foi au pays des Soviets

Si la religion orthodoxe a survécu aux répressions des années 1930 et 1960 dans les campagnes, en ville, en revanche, les élites politiques, culturelles et intellectuelles étaient devenues largement sécularisées. Les sujets de cette recherche, nés entre 1930 et 1960 environ, n'ont pour la plupart reçu aucune éducation religieuse: soit que leurs parents aient été athées, soit que, par peur des représailles, ils aient préféré ne pas transmettre leur religion à leurs enfants. Si certains ont été baptisés dans l'enfance par une grand-mère soucieuse de leur salut, l'influence de l'école les a généralement éloignés de la religion, présentée par la propagande soviétique comme une relique du passé. Un groupe particulier est également constitué par les intellectuels d'origine juive, pour la plupart nés dans des familles laïques et ayant perdu tout contact avec le Judaïsme, et qui se sont souvent tournés vers le christianisme sous l'influence de leurs cercles de socialisation.[19]

Les chemins vers la foi sont multiples, et la conversion peut aussi bien se faire de manière soudaine, suite à une expérience mystique, une rencontre décisive ou un autre événement personnel, que de manière progressive, soit que la personne ait eu le sentiment d'avoir «toujours cru» en Dieu, soit que son chemin de foi ait été jalonné de nombreuses recherches et hésitations.

Ol'ga Erokhina, née dans une famille de musiciens, avait toujours senti qu'il y avait «quelque chose», qu'elle pouvait toucher à travers la musique. Ce «quelque chose», le père Aleksandr Borisov le ressent à 19 ans, alors qu'il observe un beau coucher de soleil: «J'ai pensé soudain: C'est si beau! Il doit y avoir quelque chose derrière cela. Ou quelqu'un. Et si c'est le cas, alors cela signifie que Dieu existe.» Pour Evgenij Raškovskij, la naissance de sa fille constitue un tournant, lorsqu'il réalise que «d'une part, je suis impliqué dans cette vie, je passe le bâton de la vie, mais de l'autre, je n'en suis pas le maître, je n'en suis pas le gestionnaire, je suis le gardien de cette vie.» D'autres trouvent Dieu à travers la lecture des classiques de la littérature russe: Dostoïevski, Tolstoï, ou *Le Maître et Marguerite* de Mikhail Boulgakov, avec ses scènes tirées de l'Evangile, éveillent leur intérêt pour le christianisme.

[18] Mikhail Epstein/Aleksandr Genis/Slobodanka Vladiv-Glover, Russian post-modernism. New perspectives on post-Soviet culture, New York 1999.

[19] Concernant ce groupe de convertis, voir Judith Kornblatt, Doubly chosen. Jewish identity, the Soviet intelligentsia, and the Russian Orthodox Church, Madison (Wis) 2004.

Dans un contexte de pénurie de littérature religieuse, la lecture de littérature athéiste peut parfois paradoxalement constituer une porte d'entrée vers la religion. Jakov Krotov se souvient avoir été particulièrement touché par la description qu'un auteur faisait de la fête de Pâques dans une brochure de propagande athée lue à l'adolescence. D'autres, se souvient Irina Jazykova, se procuraient des brochures de propagande sur la Bible et barraient le texte, ne laissant que les citations bibliques.

Une rencontre avec un prêtre, un croyant, ou la lecture des Evangiles peuvent également jouer un rôle décisif en changeant radicalement la vision du monde d'une personne. Le parcours d'Elena Jurovickaja, élevée dans la foi communiste et athée convaincue, montre le caractère soudain de certaines conversions. Par curiosité, elle avait résolu de visiter avec une amie la laure de la Trinité Saint Serge à Zagorsk. Peu intéressées par la liturgie, les jeunes filles se moquent des jeunes gens qui croient encore en Dieu. Toutefois, une conversation avec un jeune séminariste les ébranle dans leurs convictions. Le lendemain, les deux amies se trouvent par hasard en possession d'une Bible et se mettent à la lire avidement. Restée seule, Elena ressent comme une présence divine et éprouve le besoin de se mettre à genoux et de prier. «C'était ma pentecôte personnelle», conclut-elle.

Le plus souvent, toutefois, ces conversions se produisent sur fond d'une désaffection vis-à-vis de l'idéologie communiste. Avant même leur conversion, la plupart de mes interlocuteurs avaient fréquenté des milieux dissidents ou lu des textes du samizdat ou du tamizdat,[20] tel que l'*Archipel du Goulag* d'Alexandre Soljénitsyne. Ces lectures interdites avaient renforcé leur méfiance vis-à-vis du régime et les avaient ainsi ouverts à l'idée que le matérialisme prêché par la propagande officielle puisse également constituer une imposture. Ce désenchantement était particulièrement marqué chez les générations d'après-guerre. Evgenij Raškovskij tente un temps de concilier sa foi en un socialisme «à visage humain» et son intérêt croissant pour la religion, mais l'invasion de la Tchécoslovaquie par l'URSS en 1968 le délivre de cette «expérience de cohabitation schizophrénique entre christianisme et marxisme d'Etat». Elena Beljakova, plus jeune, se souvient qu'«à cette époque l'idéologie soviétique avait comme expiré, et sa fausseté était perceptible à bien des niveaux.» Si la génération précédente avait grandi avec les idéaux communistes de l'ère stalinienne, leurs enfants s'en étaient largement détachés. Ceux qui n'avaient pas une relation purement instrumentale à l'idéologie dans des buts carriéristes étaient souvent rapidement désenchantés par le système. Elevés dans l'absolu de l'idéal, il ne leur restait plus qu'à chercher ailleurs la «vérité» qu'ils ne voyaient plus dans le communisme, et cette quête menait

[20] Le samizdat désigne la circulation de textes non-censurés reproduits sur des machines à écrire. Le tamizdat est la publication de livres en Occident par des auteurs du bloc soviétique afin d'échapper à la censure.

nombre d'entre eux à la religion. La conversion à l'orthodoxie de jeunes issus de familles fidèles aux idéaux communistes pouvait ainsi amener à des conflits générationnels. Lorsque la mère d'Ol'ga et Vladimir Erokhin apprend que ses enfants se sont fait baptiser, elle se trouve proche de faire un malaise et les supplie de n'en rien dire aux voisins. «C'était une telle honte», se souvient Ol'ga: leurs parents s'étaient sacrifiés pour leur permettre de faire des études, «et tout d'un coup – ça. C'est à dire, pour eux, aller à l'église était comme entrer dans une secte, aller voir des sorciers.»

Quelles que soient leurs convictions, la plupart des jeunes convertis ont été membres des jeunesses communistes, car l'adhésion au Komsomol a un caractère quasi-obligatoire pour les étudiants, mais ils l'ont souvent fait sans enthousiasme. S'ils vont déjà à l'église, ils se sentent souvent gênés par le manque de congruence entre leurs croyances religieuses et leur affiliation. En effet, les statuts du Komsomol obligent ses membres à «mener un combat déterminé contre [...] les préjugés religieux».[21] Si certains considèrent, comme Raškovskij, que se faire baptiser en étant membre du Komsomol c'est «tromper et Dieu, et les hommes», d'autres s'en accomodent très bien et considèrent cette affiliation comme purement formelle. Jurovickaia demande conseil à son père spirituel Aleksandr Men', qui lui conseille de ne pas s'attirer d'ennuis en quittant cette organisation. Ceux qui le font s'exposent à être renvoyés de l'université ou de leur travail et à être étiquetés comme antisoviétiques. Cela n'empêche pas certains jeunes convertis de ruser afin de quitter en douce l'organisation, par exemple en subtilisant et détruisant leurs cartes de membres, par exemple s'ils aspirent à entrer au séminaire pour devenir prêtres.

Pour ceux qui trouvent la foi progressivement, deux chemins typiques se dessinent: à travers les religions orientales et par le biais de la culture ancienne russe. La popularité du bouddhisme et de l'hindouisme dans les cercles de l'intelligentsia artistique et littéraire est sans doute liée à la mode pour ces religions à la même époque dans les milieux hippies occidentaux, mais également à la disponibilité de la littérature à ce sujet en URSS. Selon Vladimir Poreš, initiateur d'un séminaire chrétien à Leningrad, l'apparition de la littérature sur les spiritualités orientales ouvrit «un monde spirituel jusqu'alors inconnu» à beaucoup de gens qui avalaient ces livres «comme une bouffée d'air frais» dans le climat étouffant des dernières années soviétiques.[22] Également très populaire était la tradition ésotérique russe, de Helena

[21] Ustav Vsesojuznogo Leninskogo Kommunističeskogo Sojuza Molodeži, Chisinau Izd. TsK KP Moldavij, 1973, 7.

[22] Vladimir Poreš, Russkij buddizm, in: ‹http://sreda.org/2012/russkiy-buddizm-kak-eto-vozmozhno/7296› (29 déc. 2020).

Blavatsky et Georges Gurdjieff à Elena et Nikolai Roerich et Daniil Andreev.[23] Comme l'a montré Nikolaj Mitrokhin, une multitudes de courants spirituels et religieux foisonnent alors dans l'intelligentsia russe.[24] Parmi les hippies soviétiques, nombreux sont ceux qui se sont tournés vers l'orthodoxie au terme de quêtes spirituelles parfois longues.[25] La conversion à l'orthodoxie s'explique le plus souvent par le désir de connexion à une tradition nationale, parfois également par une préférence pour une religiosité de type transcendante plutôt qu'immanente.

L'intérêt pour la culture traditionnelle russe constitue l'autre voie vers la religion orthodoxe. Comme l'ont montré Žanna Kormina et Sergej Štyrkov, le processus de désécularisation dans le champ culturel a débuté dès le début des années 1960, lorsque l'Etat soviétique s'est intéressé à la rénovation de lieux de cultes représentant une valeur historique et culturelle, et ce à des fins purement séculières de propagande. Et même s'il s'agit de propagande non de la religion, mais de la «culture russe», les restaurations d'églises «ont introduit dans l'espace publique une représentation positive d'objets d'origine religieuse», ne serait-ce que sous la forme de monuments du passé ou par leur muséification.[26] L'implication directe de cadres culturels, voire d'étudiants, dans ces projets de restauration, a également amené certains d'entre eux à l'orthodoxie.

L'organisation de Protection des Monuments Historiques VOOPIK a joué un rôle important dans ce processus. Etablie en 1966, elle compte 12 millions de membres en 1977 et constitue un important refuge pour les intellectuels orthodoxes et nationalistes russes.[27] A l'université, Elena Beljakova, membre du Komsomol, organise des journées de volontariat (*subbotniki*) de restauration d'églises. Lorsque, du fait de sa religiosité, elle n'est pas acceptée comme doctorante et n'obtient pas le poste aux Archives des Actes Anciens pour lequel elle avait été recommandée, elle a la chance d'obtenir un poste au sein de la VOOPIK. Elle se souvient d'une société qui n'était «pas du tout soviétique», organisant sur la base du bénévolat la restauration d'églises, des conférences sur des thèmes historiques, etc. Toutefois, la VOOPIK se trouvait sous forte surveillance du KGB. Irina Jazykova, qui y travaille également au début des années 1980, est convoquée par

[23] Voir Michael Hagemeister/Birgit Menzel/Bernice Glatzer Rosenthal, The New Age of Russia. Occult and Esoteric Dimensions, München 2012.

[24] Nikolaj Mitrokhin, Sovetskaja intelligencija v poiskakh čuda: religioznost' i paranauka v 1953–1985 godakh, in: Novoe Literaturnoe Obozrenie, 3 (2020), 163.

[25] Voir Irina Gordeeva, Christian Samizdat on Religious Seeking of the Soviet Countercultural Youth in the 1970s to mid 1980s, in: Igor Mikeshin (éd.), Eight essays on Russian Christianities, Saint-Petersburg 2020, 79–107.

[26] Žanna Kormina/Sergej Štyrkov, «Èto naše, iskonno russkoe, i nikuda nam ot ètogo ne det'sja.» Predystorija postsovetskoj desekuljarizatsii, in: Žanna Kormina/Sergei Štyrkov/Aleksandr Pančenko (éd.), Izobretenie religii. Desekularizatsija v postsovetskom kontekste, Sankt-Peterburg 2015, 7–45.

[27] Dunlop, The faces of contemporary Russian Nationalism (voir note 5), 75–76.

son directeur suite à la vague d'arrestations dans les milieux religieux qui touche deux groupes auxquels elle appartenait. Après un long interrogatoire par un groupe d'agents du KGB, qui l'accusent de déshonorer son pays, son chef lui intime l'ordre de démissionner: en effet, la législation soviétique n'autorise pas les licenciements pour motif religieux et le plus souvent une démission sous contrainte cache un licenciement illicite.

Certains professeurs d'universités jouent un rôle particulièrement important de transmission de savoirs liés à la sphère religieuse. Aleksandr Kazakevič, étudiant à l'Université d'Etat de Moscou (MGU), bénéficie ainsi des enseignements d'Aleksandr Rogov, qui donne à l'automne 1968 un cours intitulé «Sources sur l'histoire de l'Eglise russe du XI au XVII siècle», qui examine les livres liturgiques anciens. Devant l'afflux d'étudiants, dépassant les 200 places de l'auditoire, Rogov se trouve obligé de limiter le nombre d'étudiants et on lui interdit par la suite de donner ce cours, mais sa réputation continue de l'accompagner. Elena Beljakova prépare avec lui au milieu des années 1970 son mémoire de diplôme intitulé «Sources sur l'histoire de l'autocéphalie de l'Eglise russe», mais face à la menace de ne pouvoir soutenir son mémoire, elle est forcée de reformuler le thème sous le titre idéologiquement correct de «Problèmes de lutte idéologique au XVe siècle».

La propagande soviétique insiste sur l'opposition entre religion et science. Pourtant parmi l'intelligentsia russe, cette contradiction supposée cesse de convaincre. La représentation matérialiste du monde n'est-elle pas un mensonge de plus de la propagande marxiste? Aleksandr Borisov, généticien de par sa première profession, voit dans l'organisation parfaite du vivant l'expression de la sagesse divine. Lorsqu'il est ordonné diacre en 1973, un représentant du Conseil aux Affaires Religieuses l'accuse d'avoir trahi l'Etat, qui lui a donné une éducation supérieure et une spécialisation, en passant dans un «domaine idéologiquement hostile». Borisov lui objecte que le fondateur de la génétique Gregor Mendel était abbé. Après avoir rencontré le père Aleksandr Men' et commencé à lire son histoire des religions en six volumes, Andrej Černjak, physicien de profession, doit reconnaître que, non seulement il existe une autre représentation holistique de l'univers que le matérialisme qu'on lui a enseigné, mais que «cet autre système, il n'est pas simplement bien argumenté, il est d'une certaine manière plus complet que mon propre système. Mon interprétation de l'univers laissait de côté la question du sens. ‹Quel est le but de tout cela? Où cela conduit-il? Pourquoi?›»

Renouveler l'Eglise de l'intérieur

Trouver la foi ne signifie cependant pas encore entrer pleinement dans la vie de l'Eglise, et le processus d'intégration que l'on nomme en russe *vocerkovlenie* peut

être long et sinueux. Les raisons tiennent aussi bien à la sécularisation de la société et l'absence d'éducation religieuse qu'aux barrières objectives qui se dressent devant les jeunes croyants. La plupart des prêtres se contentent de célébrer les rites et évitent de parler aux jeunes gens, par crainte de s'attirer des ennuis. Lorsqu'ils assistent aux services religieux, les nouveaux convertis se sentent perdus face à la liturgie complexe en vieux slavon, et même s'ils sont déjà baptisés, ils n'osent ni se confesser, ni communier. Certaines vieilles paroissiennes fournissent aux jeunes gens qui s'aventurent pour la première fois dans une église des explications sur la liturgie et l'attitude à adopter, mais le plus souvent elles se contentent d'houspiller ceux qui ne respectent pas les usages.

Il y a toutefois des prêtres qui se montrent prêts à entrer en contact avec les jeunes croyants, et c'est autour d'eux qu'affluent les jeunes convertis de l'intelligentsia, le plus souvent par le biais du bouche-à-oreille, ou parfois par la lecture de publications religieuses éditées en Occident. Parmi les prêtres les plus connus et appréciés de l'intelligentsia, on trouve les pères Aleksandr Men', Dmitrij Dudko et Vsevolod Špiller à Moscou, ou encore le père Vasilij Lesnjak à Leningrad. Cependant, leur popularité en fait des cibles de constante surveillance du KGB. Afin de s'éviter des ennuis au travail, la plupart des jeunes convertis se font baptiser ou baptisent leurs enfants en secret. Les prêtres qui acceptent d'effectuer ces rites sans enregistrement encourent de sérieux risques, mais ils sont néanmoins nombreux à le faire. D'autres vont plus loin et entrent en dissidence ouverte. Le père Dmitrij Dudko se rend célèbre par ses séances de questions/réponses avec les fidèles, qui lui attirent des ennuis; après avoir été déplacé plusieurs fois par sa hiérarchie, il est arrêté en 1980. Son repentir public, hautement médiatisé, a un effet démoralisateur sur toute l'intelligentsia orthodoxe, à une époque où la répression contre la dissidence religieuse s'intensifie. Le père Aleksandr Men', plus prudent, échappe à l'arrestation, mais au pic de sa popularité, pendant la perestroïka, il est assassiné, dans des circonstances qui laissent soupçonner la main du KGB.[28]

Un autre vecteur d'intégration à la vie religieuse est la fréquentation des monastères, où des moines particulièrement vénérés (*startsy*) attirent autour d'eux de nombreux jeunes pèlerins. Souvent, ils ont survécu à de nombreuses années d'incarcération à l'époque stalinienne et ils sont vénérés pour leurs dons supposés de clairvoyance. Parmi les figures les plus populaires auprès de l'intelligentsia russe, on trouve le père Tavrion Batozskij près de Riga et le père Ioann Krest'jankin à Pskov. Les jeunes convertis affluent dans ces monastères en groupes; ceux qui n'en sont pas à leur première visite amènent des amis indécis qui se décident alors

[28] Voir l'enquête d'un de ses paroissiens: Sergei Byčkov, Khronika neraskrytogo ubijstva, Moskva Russkoe Reklamnoe Izdat., 1996. Voir également: Yves Hamant, Alexandre Men: un témoin pour la Russie de ce temps, Paris 1993.

pour le baptême ou se confessent ou communient pour la première fois. On noue également de nouveaux liens, des groupes se créent, qui continuent de se rencontrer à Moscou. Les jeunes convertis ne mettent pas en doute la sagesse des conseils des *startsy*, même lorsqu'ils sont en porte-à-faux avec leurs propres désirs.

C'est au monastère ou sert le père Tavrion qu'Arkadij Šatov et son ami Dmitrij Smirnov font connaissance avec Jurij Kočetkov et Aleksandr Kopirovskij. Comme de nombreux jeunes convertis, ils fondent des groupes de prière et de catéchisme, se réunissent dans des appartements, observant la plus stricte conspiration. Šatov et Smirnov sont ordonnés à la fin des années 1970 et servent dans la périphérie de Moscou, attirant à eux de nombreux jeunes croyants. Kočetkov se propose pour conduire le catéchisme dans la paroisse de Goločelovo où officie le père Arkadij.[29] Lui-même entre au séminaire de Leningrad en 1980 et l'embryon de fraternité qu'il a formé dès les années 1960 donnera naissance à la confraternité de la Transfiguration, un vaste réseau de petites fraternités qui a essaimé depuis 1991 à travers la Russie. Dès les années 1980, cependant, les voies de Kočetkov et Šatov se séparent: le père Georgij[30] mise sur la réforme de la liturgie et des méthodes de catéchisme innovantes pour amener à la foi des milliers de personnes, tandis que Šatov, ordonné évêque sous le nom de Pantelejmon, et le père Dmitrij Smirnov, prêtre charismatique et fortement médiatisé, représentent un courant plus traditionnaliste. A l'époque soviétique, toutefois, ces différences n'apparaissent pas encore, gommées par l'opposition commune au régime communiste et la menace du KGB.

De même, les frontières interconfessionnelles sont brouillées: les jeunes convertis orthodoxes fréquentent des cercles baptistes ou invitent dans leurs groupes des protestants ou catholiques. L'exemple des baptistes inspire certains d'entre eux, leur suggèrent de nouvelles formes liturgiques ou la pratique de ces groupes de prière indépendants de l'Eglise. Sandr Riga va plus loin en créant un groupe interconfessionnel, «Oikumena», qui essaime à travers diverses villes soviétiques et entre même en contact avec la communauté œcuménique de Taizé, en France.

La répression frappe Sandr Riga, tous comme d'autres groupes qui ont eu l'audace d'envoyer en Occident des revues religieuses de samizdat qu'ils éditent, et inscrivent ainsi leur résistance contre la politique anti-religieuse soviétique dans le contexte de la guerre froide. A Leningrad, Tat'jana Goričeva et son mari d'alors Viktor Krivulin ont fondé en 1974 un séminaire religieux-philosophique qui édite la revue *37*, mêlant poésie, philosophie et religion. Lorsque Goričeva et un groupe

[29] Otec Georgij Kočetkov o katekhizatsii na prikhode otca Arkadija Šatova, ‹https://psmb.ru/a/node-57c74f3e75789.html› (29 déc. 2020).

[30] Sur le père Georgij Kočetkov, voir Wallace L. Daniel, The Orthodox Church and civil society in Russia, College Station (Texas) 2006, 74–108.

de femmes fondent la revue féministe *La femme et la Russie*, puis le club *Marija* et sa revue du même nom mêlant féminisme et orthodoxie, elles sont expulsées d'URSS en 1980.[31] A Moscou, Aleksandr Ogorodnikov a fondé en 1974 un «séminaire chrétien sur les problèmes de renaissance religieuse» qui a également des antennes dans plusieurs villes soviétiques et publie la revue samizdat *Obščina.* Ogorodnikov et d'autres membres du séminaire à Leningrad et Smolensk sont cependant arrêtés et condamnés à des peines de camp.[32] C'est également le sort qui frappe Vladimir Osipov, éditeur de la revue samizdat d'inspiration nationaliste et orthodoxe *Veče.*[33]

La plupart des groupes mise toutefois sur la conspiration la plus stricte et échappe à la répression. De nombreux cercles sont dédiés à l'étude des œuvres des philosophes religieux russes, très populaires parmi l'intelligentsia: Vladimir Solov'ëv, Nikolaj Berdiaev, Sergej Bulgakov, etc. Ce type de socialisation, typique de l'époque du Dégel en URSS, est celui des discussions «à la cuisine», et rassemble le plus souvent moins de dix personnes, plus rarement quelques dizaines. A Leningrad, Ol'ga Čepurnaja a dénombré 11 cercles orthodoxes dans les années 1960–1970, formés pour la plupart par des artistes ou poètes.[34] A Moscou, il semble y avoir eu une plus grande variété de groupes, de diverses orientations. La plupart sont indépendants de toute hiérarchie religieuse ou formés par de jeunes prêtres fraîchement ordonnés. Certains prêtres fréquentent en secret ou encadrent d'une manière ou d'une autre ces séminaires religieux. Le père Aleksandr Men' va plus loin, en formant à partir de 1977 son propre réseau de «petits groupes» de catéchisme et d'évangélisation, afin de faire face à l'afflux de nouveaux croyants. Ils se rencontrent dans des appartements à Moscou et sont encadrés par des catéchistes formés par le père Aleksandr, mais les liens formés au sein de ces groupes perdurent longtemps après le baptême. Les paroissiens louent ensemble des maisons dans le village de Puškino, ils partent en vacances ensemble, et organisent des fêtes religieuses pour enfants.

De même que Kočetkov développe des méthodes de catéchisme qui feront leurs preuves au moment du renouveau religieux des années 1990, Aleksandr Men' publie des ouvrages qui amèneront de nombreux Russes vers l'Eglise après

[31] Josephine von Zitzewitz, Poetry and the Leningrad Religious-Philosophical Seminar 1974–1980: Music for a Deaf Age, London 2016; Anke Stephan, Von der Küche auf den Roten Platz. Lebenswege sowjetischer Dissidentinnen, Zürich 2005.

[32] Koenraad Wolf, Dissident for life. Alexander Ogorodnikov and the struggle for religious freedom in Russia, Grand Rapids (Mich) 2013.

[33] Darrell P. Hammer, Vladimir Osipov and the Veche Group (1971–1974). A Page from the History of Political Dissent, in: The Russian Review, 43/4 (1984), 355–375.

[34] Olga Tchepournaya, The Hidden Sphere of Religious Searches in the Soviet Union. Independent Religious Communities in Leningrad from the 1960s to the 1970s, in: Sociology of Religion, 64/3 (2003), 377.

la Perestroïka. Son livre le plus connu, *Syn čelovečeskij* – en français *Jésus, le maître de Nazareth* – est une vie du Christ écrite pour un large public. Comme ses nombreux autres ouvrages, il est publié en Occident par la maison d'édition *La Vie avec Dieu* à Bruxelles. Dans un contexte où la littérature religieuse est très difficile à trouver, ces ouvrages, qu'il distribue généreusement autour de lui, sont une précieuse fenêtre d'ouverture à la religion.

La lecture joue un rôle crucial dans la formation religieuse de l'intelligentsia, mais c'est précisément là que le bât blesse. Les Evangiles sont relativement accessibles, notamment dans des éditions pré-révolutionnaires, mais la Bible est très difficile à trouver, même si des canaux d'acheminement clandestins protestants en facilitent l'accès. Igor' Čapkovskij est dans les années 1980 l'un des relais locaux de l'organisation *Open Doors* fondée par le pasteur hollandais Frère Andrew (Anne van der Bijl), il réceptionne des cargaisons de Bibles qu'il distribue discrètement en URSS. Au sein de l'Eglise orthodoxe, un haut dignitaire tel que l'évêque de Leningrad Nikodim (Rotov) profite de ses séjours en Europe pour ramener par valises entières des Bibles qu'il distribue aux étudiants du séminaire. Les organisations occidentales *Keston College* (Oxford), *Glaube in der zweiten Welt* (Zürich) et *Russia Cristiana* (Milan) se spécialisent également dans l'acheminement de littérature religieuse aux croyants soviétiques et dans la collection et publication de samizdat religieux. A Paris, la maison d'édition YMCA-Press et sa revue *Le Messager du Mouvement Chrétien Etudiant Russe*, tout comme *La vie avec Dieu* à Bruxelles, publient les œuvres d'auteurs russes émigrés et soviétiques et les diffusent en URSS. Parmi les auteurs émigrés les plus populaires, on peut citer l'évêque Antoine de Souroge (Blum) et le père Alexandre Schmemann.

De plus, les fidèles soviétiques déploient des trésors d'imagination pour se procurer et faire circuler une grande variété de textes religieux, que l'on peut trouver dans des bibliothèques publiques ou privées. Les livres de prière étaient copiés pour un usage personnel, mais l'on trouve en samizdat aussi bien des vies de saints que des ouvrages de philosophie religieuse russe ou de théologie occidentale. Le père Jakov Krotov supplémente ses revenus en tapant à la machine des ouvrages pour le samizdat qu'il copie à la bibliothèque historique de Moscou ou se procure à travers des contacts: il produit ainsi une collection en cinq volumes d'œuvres du philosophe Pavel Florenskij et reproduit les œuvres complètes de Nikolaj Berdjaev, en tout six mille pages à la machine à écrire.

L'activité clandestine de Krotov n'est que l'une des facettes de l'existence des intellectuels orthodoxes en URSS, à la frontière entre le domaine officiel et la clandestinité. La filature par le KGB, l'écoute de leurs conversations téléphoniques, parfois des perquisitions ou des interrogatoires, voire un licenciement constituent quelques-unes des formes de pression exercées sur les jeunes croyants de l'intelligentsia qui entretiennent des liens avec le mouvement dissident, lisent

du samizdat ou fréquentent des cercles religieux. Ces formes de répression «prophylactique» visent à ramener dans le «droit» chemin les contrevenants, mais en pratique, elles participent à les ostraciser de la société.

Nombreux sont ceux qui, suite à un licenciement ou par choix, renoncent à un poste dans leur domaine de spécialisation pour prendre un emploi non-qualifié, tel que gardien, concierge, ou agent de chaufferie, qui leur permet souvent d'enchaîner plusieurs journées de travail de 24 heures, suivies de plusieurs jours de repos, et parfois de lire pendant leurs heures de travail. Certains trouvent à s'employer au sein de l'Eglise, chantent dans des chœurs ou deviennent servants de messe. Avant 1988, la voie de la prêtrise est cependant pratiquement fermée aux candidats ayant une éducation supérieure. Quand Elena Krylova fait connaissance avec le père Dmitrij Smirnov, celui-ci la décourage d'entrer au Parti afin d'obtenir un emploi lui permettant de vivre et d'étudier à Moscou. Il lui conseille de s'employer comme simple concierge, afin de vivre à Moscou sans être enregistrée et d'avoir suffisamment de temps pour l'Eglise. Avant de devenir prêtre, Arkadij Šatov et ses amis travaillaient en tant que brancardiers dans un hôpital pour tuberculeux, enchaînant 24 heures de service, suivies de quatre jours de repos – un poste leur permettant de concilier service social, liberté de tout conformisme idéologique et maximisant leur temps libre pour l'Eglise. Vladimir Vinogradov appréciait ce poste «en dehors du système soviétique», pénible sur le plan physique, mais gratifiant sur le plan spirituel.

Conclusion

Le regain d'intérêt pour la religion orthodoxe observé au sein de l'intelligentsia soviétique dès les années 1970, en tant que composante d'une identité russe, mais également comme substitut à une idéologie marxiste-léniniste discréditée, annonce la renaissance religieuse des années 1990 en Russie. Il ne s'agit pas d'un simple retour d'une religion qui aurait survécu à la répression dans les campagnes, mais bien d'un processus de désécularisation et de revitalisation, d'une reconstruction sur la base d'une culture orthodoxe russe ancienne. Cette revitalisation s'opère premièrement par la transmission directe par le biais de prêtres et moines russes dépositaires de traditions prérévolutionnaires, deuxièmement par la lecture de philosophes et théologiens russes émigrés, et enfin par interaction avec d'autres traditions religieuses, en particulier protestantes et catholique.

Du fait des répressions qui touchent les individus ou groupes qui enfreignent la législation religieuse ou entrent en communication avec l'Occident, de l'absence de littérature religieuse facilement accessible, et de la méfiance des croyants envers l'Eglise orthodoxe, inféodée au pouvoir soviétique, la forme de socialisation prédominante parmi les jeunes croyants est celle de groupes d'évangélisation

ou de cercles philosophiques-religieux indépendants ou en périphérie des paroisses, qui sont illégaux mais tolérés tant qu'ils restent dans la clandestinité.

Après la libéralisation des politiques religieuses en 1988, nombre de ces intellectuels contribueront au renouveau religieux au sein de la société russe par leurs écrits, leur activité dans les médias, en politique, en fondant des universités orthodoxes, des fraternités ou des médias orthodoxes. Toutefois, la marque de ces années de clandestinité s'observe chez nombre d'entre eux, qui ont conservé au sein de l'Eglise une position marginale, plus libérale ou réformiste que la majorité, ou à l'inverse plus radicale, ou simplement critique du rapprochement entre l'Eglise et l'Etat russe; certains se sont même tournés vers d'autres confessions ou des branches schismatiques de l'Eglise.

Ce projet de recherche est financé grâce à une bourse ‹Ambizione› du Fonds National Suisse.

Poésie, philosophie, orthodoxie – Le renouveau religieux parmi l'intelligentsia soviétique dans les années 1970

Cet article examine le renouveau religieux parmi l'intelligentsia russe orthodoxe à Moscou et Leningrad dans les années 1970–1980 sur la base d'entretiens d'histoire orale. L'auteur analyse ce processus à travers les concepts de désécularisation et de revitalisation. Au centre de cet article se trouvent les jeunes intellectuels orthodoxes russes issus de la «dernière génération soviétique», un groupe qui a redécouvert la religion dans un contexte largement sécularisé, afin de pallier le vide idéologique et identitaire. A travers les religions orientales, la rénovation d'églises, l'attrait pour les icônes, ou encore la littérature russe, les jeunes élevés dans des familles non-religieuses se tournent vers l'orthodoxie. Si la législation soviétique prohibe l'enseignement de la religion et complique l'accès à la littérature religieuse, la baisse des répressions a permis l'apparition de cercles et de séminaires religieux informels qui contournent ces interdits. Avec l'aide de certains prêtres et moines sympathisants, mais aussi grâce aux organisations occidentales d'aide aux croyants et aux maisons d'édition russes émigrées, les jeunes convertis peuvent accéder à la littérature nécessaire. Le processus d'entrée dans l'Église, cependant, se fait de manière très progressive et partielle, dans un climat de méfiance vis-à-vis des institutions religieuses inféodées au régime soviétique.

Union soviétique – orthodoxie – dissidence – renouveau religieux – communisme – conversion – désécularisation.

Poesie, Philosophie, Orthodoxie – Die religiöse Erweckung unter der sowjetischen Intelligenzija in den 1970er Jahren

Dieser Artikel untersucht die religiöse Erweckung unter der russisch-orthodoxen Intelligenzija in Moskau und Leningrad in den 1970er bis 1980er Jahren mittels Oral-History-Interviews. Die Autorin analysiert diesen Prozess anhand der Konzepte der Desäkularisierung und der Revitalisierung. Im Mittelpunkt dieses Artikels stehen die jungen russisch-orthodoxen Intellektuellen der «letzten sowjetischen Generation», eine Gruppe, die die Religion in einem weitgehend säkularisierten Kontext wiederentdeckte, um das ideologi-

sche und identitätspolitische Vakuum zu füllen. Durch orientalische Religionen, die Renovierung von Kirchen, die Anziehungskraft von Ikonen oder die russische Literatur wenden sich junge Menschen, die in nicht-religiösen Familien aufgewachsen sind, der Orthodoxie zu. Während die sowjetische Gesetzgebung den Religionsunterricht verbot und den Zugang zu religiöser Literatur einschränkte, ermöglichte der Rückgang der Repression die Entstehung informeller religiöser Kreise und Seminare, die diese Verbote umgingen. Mit Hilfe einiger wohlwollender Priester und Mönche, aber auch dank westlicher Organisationen zur Unterstützung von Gläubigen sowie russischer Emigrantenverlage hatten junge Konvertiten Zugang zu der notwendigen Literatur. Der Prozess zum Kirchenbeitritt ist jedoch sehr schrittweise und partiell, in einem Klima des Misstrauens gegenüber religiösen Institutionen, die dem Sowjetregime untergeordnet waren.

Sowjetunion – Orthodoxie – Dissens – religiöse Erweckung – Kommunismus – Konversion – Entsäkularisierung.

Poesia, filosofia, ortodossia – Il rinnovamento religioso all'interno dell'intellighenzia sovietica degli anni '70

Questo articolo esamina il rinnovamento religioso all'interno dell'intellighenzia ortodossa russa a Mosca e Leningrado negli anni '70 e '80, utilizzando il metodo della storia orale. L'autrice analizza il processo in questione applicando i concetti di desecolarizzazione e rivitalizzazione. L'articolo si concentra sui giovani intellettuali ortodossi russi dell'«ultima generazione sovietica», un gruppo che ha riscoperto la religione in un contesto ampiamente secolarizzato al fine di compensare il proprio vuoto ideologico e identitario. I giovani cresciuti in famiglie non religiose si orientano verso l'ortodossia grazie alle religioni orientali, alla ristrutturazione delle chiese, all'attrazione per le icone o ancora alla letteratura russa. Se la legislazione sovietica proibisce l'insegnamento della religione e complica l'accesso alla letteratura religiosa, d'altro lato la diminuzione delle repressioni premette la comparsa di informali circoli e seminari religiosi che eludono queste proibizioni. Con l'aiuto di alcuni sacerdoti e monaci simpatizzanti, ma anche grazie alle organizzazioni occidentali di sostegno ai credenti e alle case editrici russe emigrate, i giovani convertiti possono accedere alla letteratura necessaria. Il processo di adesione alla chiesa, tuttavia, si effettua in maniera molto graduale e parziale, in un clima di diffidenza nei confronti delle istituzioni religiose asservite al regime sovietico.

Unione Sovietica – ortodossia – dissenso – rinnovamento religioso – comunismo – conversione – desecolarizzazione.

Poetry, philosophy, orthodoxy – The religious revival among the soviet intelligentsia in the 1970s

This article examines the religious revival among the Moscow and Leningrad Russian Orthodox intelligentsia in the 1970s–1980s, based on oral history interviews. The author analyses this process through the concepts of desecularization and revitalization. This article focuses on young Russian Orthodox intellectuals from the «last Soviet generation», a group which rediscovered religion in a largely secularized context, in order to fill the ideological and identity void. Through oriental religions, church renovation, interest in icons or Russian literature, young people raised in non-religious families turned to Orthodoxy. Although Soviet legislation outlawed the teaching of religion and complicated access to religious literature, the weakening of repression allowed for the appearance of informal religious circles and seminars, which subverted these prohibitions. With the assistance of some sympathizing priests and monks, but also thanks to Western organizations helping Soviet believers and émigré Russian publishers, young converts could access the necessary literature. The churching process,

however, was very gradual and partial, in a climate of mistrust towards religious institutions, which were under the control of the Soviet regime.

Soviet Union – Orthodoxy – dissent – religious revival – Communism – conversion – desecularization.

Barbara Martin, Dr., chercheuse postdoctorale, Université de Bâle; https://orcid.org/0000-0002-9839-8082.